

XYZ. La revue de la nouvelle



Gus

Isabelle Desbiens

Number 66, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4043ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desbiens, I. (2001). Gus. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 24–26.

Gus

Isabelle Desbiens

Hello! Moi, c'est Gus, mais mes amis m'appellent aussi Gustave. J'ai des tas d'amis. Tout le monde rit avec moi. J'aime voir les gens heureux. J'ai un frère aussi, il s'appelle Yan. Il n'aime pas que je fasse rire ses amis, qui sont aussi les miens, bien entendu. Il en a deux, ils sont inséparables.

Mon frère est plus jeune que moi, mais n'aime pas qu'on le lui rappelle. Il dit que je ne suis qu'un t... Ça y est, je ne m'en souviens plus. J'ai beaucoup de difficulté à me souvenir, des fois. C'est comme ça.

J'aime bien suivre mon frère, même si lui ne semble pas l'apprécier. Il dit souvent à ma mère qu'il ne veut pas me trimbaler partout. Mais à moi, il ne dit rien. Nous parlons des mêmes sujets, moi et ses amis. Tiens, l'autre jour, l'un d'eux disait qu'il rêvait de « s'envoyer en l'air » avec quelqu'un, je ne sais plus qui. Moi, je lui ai dit ce que je faisais, mais je ne pensais pas qu'on pouvait le faire avec d'autres, par contre.

Le matin, quand je me lève, je vais dehors. Le soleil m'attend. Il sait que je viens toujours. Et là, j'envoie mes pensées en l'air. Oh non, pas comme ça! Je les retiens grâce à un fil fixé dans ma tête, sinon elles partiraient, c'est sûr. Elles aiment bien vagabonder et me faire voir toutes sortes de choses. Elles vont se percher près des oiseaux, me montrent les choses vues d'en haut. Moi, je ne pourrais pas aller si haut! Mais avec elles, j'y arrive. Si je grimpais aux arbres, je tomberais, c'est sûr. Mon frère me dit que je suis tellement malhabile. Si j'allais au ruisseau, je me mouillerais et me ferais punir par ma mère, c'est sûr. Et si je volais... je serais un oiseau de paradis. J'irais haut et loin, là où les oiseaux racontent leurs histoires pour être compris. Oh, mais c'est vrai, je serais un oiseau, je comprendrais moi aussi!

Moi, je ne comprends jamais rien. Je suis sot! C'est mon frère qui me l'a dit. Non, ce n'est pas ça qu'il a dit... Je suis tri... cycle. Ça doit être ça. Moi, je ne fais jamais de vélo. Une fois, on

a voulu me montrer. J'étais vraiment drôle ce jour-là. Je faisais rire tout le monde, sans le vouloir. Les amis de mon frère m'ont assis sur une bicyclette. Ma mère a voulu me mettre un casque. NON! Pas le casque. Je me suis débattu. Elle n'avait pas remarqué. C'est sûr, elle aurait brisé le fil et elles seraient parties. Mes pensées étaient allées voir les trois petits chatons qui venaient de naître dans un bois. Elles n'auraient pas su me retrouver. Pas qu'elles soient mauvaises, mais elles sont tellement libres. Elles ne pensent qu'à voyager. Elles veulent tout voir, tout entendre. Mais ma tête est trop petite.

Mon frère me l'a dit l'autre jour, elle est plus petite qu'un pois. C'est sûr, elle est trop petite pour loger toutes mes pensées. Donc, je les laisse sortir, mais en les retenant. Des fois, je pars avec elles. Quand je ne pars pas, je n'arrive à penser à rien. Ça, c'est sûr, car mes pensées sont parties. Alors mon frère me dit d'arrêter de faire mon numéro, que je fais exprès d'être fou pour « l'e-m-m-e-r-d-e-r », qu'il dit. Mais je sais c'est quoi mon numéro, moi : c'est le 21. Ma mère l'a dit une fois à une madame et je l'ai entendu. Je lui dis, des fois, à mon frère que je fais le 21. Il se fâche.

Avoir une petite tête, c'est pas toujours drôle. Les jours où il vente fort dehors, je ne peux pas laisser mes pensées sortir. C'est sûr, le fil se briserait. Alors, je mets très fort mes mains sur mes oreilles et je crie pour les empêcher de sortir. C'est sûr, elles ne reviendraient pas. Elles partiraient avec le premier oiseau de paradis qui passerait et me laisseraient seul, là... Et moi, qu'est-ce que je ferais ? Ce serait si triste !

Un jour, j'étais sérieux. Je leur ai dit pour l'oiseau de paradis et tout... Ils ont ri. Je me suis fâché. Ils ont ri encore. Je sais qu'un jour je serai un oiseau de paradis et que je chanterai un chant merveilleux pour eux. Et moi, je rirai aussi cette fois-là.

Quand j'empêche mes pensées de sortir, elles cognent fort dans ma tête. Ça fait mal. Ma mère m'enferme dans ma chambre. Je crois qu'elle a peur, elle aussi, que mes pensées partent, que je n'arrive pas à les retenir.

Aujourd'hui, il n'y a pas de vent, je me promène dans les bois. Mes pensées sont allées à l'église, dans le gros clocher en

forme de triangle, regarder les pigeons qui ne cessent d'aller et venir. Mon frère joue avec ses copains. Ils jouent au ballon. Moi, je ne joue pas, car je ne pense à rien. J'attends que mes pensées reviennent. Mon frère m'appelle « abruti » et me demande d'attraper le ballon. Je ne lui réponds pas, je fais le 21. Il se fâche. Ses amis rient beaucoup. Il se retourne et me lance le ballon très fort. Je ne bouge pas. J'attends encore... Soudain, un grand coup sur ma tête. Elle frappe l'arbre...

Quelqu'un est couché dans un lit tout blanc. Sa tête est enveloppée de bandes blanches. Une femme pleure sur son lit et, un peu à l'écart, un jeune homme pleure aussi.

— *Son état est stable. Depuis que nous lui avons enveloppé la tête, il est entré dans un profond coma. C'est à n'y rien comprendre, il avait pourtant résisté au choc.*

À la fenêtre, sur une branche, un oiseau vient se poser. Il fait entendre un trille merveilleux. Son plumage est tricolore. La femme et le jeune homme se retournent, stupéfaits. L'oiseau pousse un cri triomphal. Il repart avec le vent, et on croirait l'entendre rire.